



**HAL**  
open science

# L'Argumentation: genèse d'une anthropologie du convaincre

Gwenolé Fortin

► **To cite this version:**

| Gwenolé Fortin. L'Argumentation: genèse d'une anthropologie du convaincre. 2005. halshs-00004041

**HAL Id: halshs-00004041**

**<https://shs.hal.science/halshs-00004041>**

Submitted on 8 Jul 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Moi je considère comme mon devoir, 100 minutes pour convaincre, c'est de convaincre, et qu'on ne convainc pas dans les salons. Et donc oui, pour la deuxième fois, je revendique de débattre avec vous. Je n'ai pas vos idées, mais bien sûr (...) »,  
Nicolas Sarkozy

## L'Argumentation : genèse d'une anthropologie du convaincre

### 1. Introduction

Dans *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*<sup>1</sup>, Jacqueline de Romilly montre combien l'invention de la rhétorique par Corax, en Sicile grecque au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., est intimement liée à la naissance de la démocratie, et pensée comme élément clé de la révolution démocratique.

Aussi, réfléchir sur les pratiques argumentatives dans les débats politiques télévisés aujourd'hui, oblige à porter un regard rétrospectif sur la co-émergence de la démocratie et de la rhétorique en Grèce classique ; et en particulier sur le débat opposant Platon aux sophistes, parce qu'il consacre en occident notre rapport du langage (et des pratiques argumentatives en l'occurrence) au politique.<sup>2</sup> La rhétorique classique — et ce jusqu'à son renouvellement au siècle dernier — constitue en effet le socle idéal des théories de l'argumentation en tant qu'elles s'intéressent au mécanisme global qui va de l'invention d'un argument à son acception ou son rejet par ceux qui le reçoivent.

L'argumentation est peut-être co-extensive à l'existence du langage, mais la codification de la réflexion sur l'argumentation remonte à l'apparition de techniques de vérité dans la pensée grecque classique. (WOLFF, 1995 : 63)

Héritier de la culture grecque — tronc commun de la pensée occidentale — les théories modernes de l'argumentation s'inscrivent dans la perspective logocentrique de la rhétorique — héritée des premières conceptions platoniciennes et aristotéliennes sur le langage et fondées sur la mythologie du *logos*, relevant ainsi d'une sorte d'anthropologie du *convaincre*.

Ce regard porté sur la co-incidence de la démocratie et de la rhétorique doit ainsi permettre de dégager et d'explicitier quelques grands traits de notre rapport à la politique et à son expression télévisuelle, telle que l'actualisation du débat politique sur le mode *agonistique* :

□ *100 minutes pour convaincre* — le 20 novembre 2003

— Invité : Nicolas Sarkozy

Nicolas SARKOZY

Disons que je pense que le **combat est beaucoup plus physique**, à tous les sens du terme, avec Jean-Marie LE PEN, et que Monsieur RAMADAN j'ai dû **me donner du mal pour le débusquer**.

Les débats télévisés renvoient en effet à une esthétique de la confrontation qui tend à assimiler

---

<sup>1</sup> ROMILLY (Jacqueline de), *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Bernard de Fallois, Paris, 1988.

<sup>2</sup> Voir MEYER (Michel) (éd.), *Histoire de la rhétorique des grecs à nos jours*, Librairie Générale Française (Le livre de Poche), Paris, 1999.

la démocratie à un combat.<sup>3</sup>

De la même façon, dans le corpus journalistique, la manière dont on parle des débats (et la façon dont ils sont rapportés) renvoie à cette esthétique de l'affrontement — illustrée par des métaphores issues du champ lexical sportif. En témoigne par exemple cet extrait de la chronique de Marie Colmant, publié dans *Télérama*<sup>4</sup>, consacrée à l'émission *100 Minutes pour convaincre* du 20 novembre 2003 :

**Vainqueur par KO.** [...] **Tandis que la fièvre montait** autour de l'émission de télévision qui faisait débat jusque dans les couloirs de l'Assemblée nationale, et que les députés tous courants confondus s'interrogeaient sur le bien-fondé **d'un face-à-face Sarkozy versus Ramadan**, je **misais gros** sur Nicolas. **Bosseur, endurant**, master des médias (avocat de formation), l'homme était **prêt à la course de fond** qui l'attendait. [...] De ces *100 minutes pour convaincre* qui se transformèrent en 145, on retiendra que Nicolas Sarkozy [...] a surtout mis Jean-Marie Le Pen **au tapis**. [...]

**Ramadan accuse le coup**, et s'engluie dans des explications peu convaincantes. C'est dorénavant **un boulevard dans lequel Nicolas s'engouffre à tombeau ouvert**. [...] Le deuxième piège est affûté, Tariq Ramadan refuse de prononcer la phrase magique. Fin de l'entrevue. **Nicolas sort vainqueur** [...]

Ce retour sur notre héritage culturel est pertinent dans la mesure donc où il éclaire la façon dont la politique est aujourd'hui mise en scène, mise en mots, ainsi que les critiques virulentes que son expression télévisuelle suscite : des hommes politiques privilégiant le fond sur la forme, la communication sur les idées, attachés à séduire plus qu'à convaincre, etc.

## 2. La construction historique du paradigme *persuasif*

Cela étant, j'ai bien conscience aussi que, d'une façon générale, parler « d'origines » revient à construire un récit mythologique. Il ne s'agit donc pas ici de « s'enfermer » dans la recherche des origines mais d'insister sur le fait que l'Argumentation (au même titre que tout objet scientifique) est une construction historique, et relève d'une perception sociale qui s'inscrit dans une histoire *en train de se faire*. Car les savoirs se construisent et se développent dans un paradigme, ou une *épistémè* — pour reprendre la terminologie foucauldienne — à savoir des cadres généraux de la pensée propres à une époque, formant les soubassements des discours sur un objet, le socle sur lequel s'articulent nos connaissances. C'est-à-dire qu'il existe une *historicité* des champs du savoir, procédant à partir de ruptures, ou de discontinuités.<sup>5</sup>

Il s'agit donc — non pas de chercher les origines — mais de construire une archéologie, ou une généalogie des théories de l'argumentation : c'est-à-dire décrire les conditions d'apparition des discours sur l'argumentation (paradigme *persuasif*) et cerner les contextes d'émergence de cette anthropologie du convaincre ; non pas s'interroger sur *ce qu'est l'argumentation*, mais bien plutôt observer les pratiques discursives tout en questionnant leurs modes de fonctionnement.

Le retour aux sources, aussi pertinent qu'il soit, est donc néanmoins périlleux (et je ne suis pas historien) parce qu'il nécessite une culture classique que je n'ai pas ; je me contenterai donc ici d'en saisir les grands mouvements.

On peut schématiquement distinguer, dans cette perspective, trois périodes fondamentales dans la construction historique du paradigme *persuasif* :

---

<sup>3</sup> Espace discursif où s'exhibe une démocratie fondée sur l'interaction conflictuelle ; voir FORTIN (Gwenole), « L'interaction conflictuelle : mode d'expression symbolique du jeu politique démocratique », in *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain (CILL)* — n° à paraître.

<sup>4</sup> *Télérama*, article de Colmant Marie, *100 minutes pour vaincre les cons*, n° 2811 — 26 novembre 2003, p. 110.

<sup>5</sup> Au contraire de l'historiographie traditionnelle qui envisage l'histoire selon un écoulement linéaire et cumulatif d'événements.

- la période fondatrice : celle des premiers manuels de rhétorique jusqu'à Aristote<sup>6</sup> ;
- la période romaine de la rhétorique, qui systématise et codifie les différentes normes du discours persuasif (suivra la période de déclin de la théorie argumentative au sein de la rhétorique — de la fin de l'Empire jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle — ce qui témoigne d'une évolution non linéaire mais faite de ruptures) ;
- le renouveau épistémologique et culturel de la rhétorique, symbolisé par la « nouvelle rhétorique » — qui tient pour beaucoup aux travaux de l'école anglo-saxonne et en particulier de Stephen Toulmin et du philosophe et juriste Chaïm Perelman qui renouent, vers la fin des années 50, avec la tradition rhétorique aristotélicienne.

## 2.1. La période fondatrice

Le système métaphysique occidental — système logocentrique qui institue comme origine et fondement de toute vérité le *logos* — repose depuis Platon sur la distinction entre le domaine de l'expérience et celui de l'Idée, définissant la philosophie comme effort pour passer du Sensible à l'Intelligible.

Platon envisage comment se fait l'union du discours et de la Raison, distinguant deux formes de persuasion : la rhétorique, qui produit la croyance sans la Science, et la dialectique, qui produit la Science. La dialectique platonicienne est ainsi primitivement « l'art du dialogue ou de la discussion » : elle traduit le mouvement de l'esprit qui s'élève des Sensations aux Idées pour passer du monde Sensible au monde Intelligible.

### *Logos/Doxa*

Le *logos* platonicien signifie que quelque chose qui lui est extérieur *pré-existe* à la discussion ou à l'action. Au contraire, selon la version platonicienne de la position sophistique, la conception sophiste du discours est le signe que rien n'existe avant la parole, et que seul le discours *produit la réalité*.

Les Sophistes, s'opposant [...] radicalement à PLATON, prétendent qu'il n'y a qu'illusion, et une illusion mortifère comme la suite le prouvera, à affirmer détenir la Vérité. Ce que les hommes peuvent atteindre, par la réflexion, le dialogue et la mise à distance, c'est une ou des vérité(s) dont l'expression est largement le produit d'une société et d'une époque. (JUCQUOIS, 1989 : 92)

D'un côté donc la parole est philosophie — c'est-à-dire expression du *logos*, de la structure de l'Être —, de l'autre elle est sophistique, expression de la *doxa*, objet de techniques visant à séduire, donc à tromper et manipuler. D'un côté elle est fondée en Raison, de l'autre elle agit sur les passions de l'auditoire.

Pour Platon, la politique doit relever de la Science, c'est-à-dire du savoir vrai — par opposition à la *doxa*. Et dans cette perspective, le philosophe s'oppose violemment à la conception sophiste de la cité politique grecque, qui réduit selon lui la Vérité à un consensus entre les individus.<sup>7</sup> Platon ne voit ainsi dans le discours des sophistes que démagogie et « théâtrocratie », la démesure et le désordre — l'*hubris* — qui *menace la démocratie athénienne*.

<sup>6</sup> Voir ARISTOTE, *Réfutations sophistiques*, (trad. De Tricot), Vrin, Paris, 1969. Et *Rhétorique*, t. I, II et III, Les Belles lettres (texte traduit par M. Dufour), Paris, 1967.

<sup>7</sup> Et à la suite de Platon, la philosophie occidentale valorisera la Vérité tout en se défiant de l'opinion.

## Le *Gorgias* : un texte fondateur

La critique platonicienne de la rhétorique sophistique constitue la problématique centrale du *Gorgias*. Dans ce dialogue<sup>8</sup> — et à travers la figure emblématique de Socrate<sup>9</sup> — Platon vise très violemment la rhétorique sophistique, perçue comme une doctrine immorale endossant le « masque » de la politique, un discours flattant l'auditoire par l'artifice et la séduction.<sup>10</sup>

Depuis Platon en effet, on fait reproche à la sophistique de s'occuper seulement de doxa, c'est-à-dire, selon l'ambivalence coutumière aux maîtres mots grecs, d'« opinion », celle qui, ne faisant que paraître, trompe et s'oppose à la vérité, [...] Aussi l'opinion platonicienne les dépeint-elle, non pas sous les traits d'authentiques accoucheurs, comme Socrate, le seul véritable maître, mais sous le masque de flatteurs — c'est toute la problématique du *Gorgias* — qui ne disent que ce qu'on est toujours déjà en mesure d'entendre ; des maîtres de conformisme, garants en fin de compte de l'immobilité du corps social et non de son progrès. (CASSIN, 1995 : 193)

Le projet philosophique de Platon, incarné par le *Gorgias*, réside dans la volonté de construire un discours qui soit légitime et en mesure de lutter contre les discours sophistiques. Sa philosophie se fonde ainsi sur une ontologie rendue possible par l'éviction du discours séducteur des sophistes : il s'agit de débarrasser le champ du *logos* de cette parole commerciale, séductrice et manipulatrice, parole qui ne serait que simulacre et tromperie — et non expression de l'Être.

La construction de la philosophie s'est ainsi faite sur « l'extermination » du sophiste — vu comme technicien d'un discours artificiel, inauthentique et mensonger. Et depuis la condamnation des sophistes par Isocrate, Platon ou Aristote, on associe ainsi la sophistique (voire la rhétorique) à l'artifice ou à la manipulation.<sup>11</sup>

Le *Gorgias* se présente ainsi comme un texte fondateur dans la mesure où il fixe l'un des problèmes centraux de la pensée occidentale : il n'y aurait que deux façons de se rapporter au langage, celle du « beau parleur », du sophiste qui s'adresse aux émotions, et celle du philosophe, cultivant l'art de penser et s'adressant à la Raison.

### Raison/émotions

Le système platonicien repose sur une pensée dichotomique qui détermine toujours notre rapport au langage. Le système de Platon forme ainsi le socle épistémologique des linguistiques informationnelles (modèle codique de la communication inter-humaine) avec l'idée que le langage est *référentiel*, c'est-à-dire qu'il *dit* le monde (théories du langage fondées sur la « métaphore du conduit »).

Aussi, les théories modernes de l'argumentation s'inscrivent dans les dichotomies classiques de la pensée grecque (Esprit/corps, Raison/émotions, etc.) constitutives de l'opposition — à la fois politique et épistémologique — entre Platon et les sophistes.

Ainsi doit-on viser à convaincre *rationnellement* — l'émotion relevant davantage d'une pratique sophistique visant dans le meilleur des cas à séduire, dans le pire à tromper. Laurent Fabius explique par exemple devant les caméras de France 5 :

---

<sup>8</sup> Quatre personnages soutiennent la discussion : Gorgias, un des sophistes les plus célèbres, Polos, élève de Gorgias, Calliclès, sophiste imaginaire inventé par Platon, et enfin Socrate.

<sup>9</sup> Socrate apparaît ici comme le *maître* (au double sens pédagogique et politique) de la discussion : celui qui pose des questions, critique les réponses fournies et s'avère expert en cet art du dialogue que Platon appelle *dialectique*.

<sup>10</sup> Chez Platon, la séduction relève du faux ou de l'apparence.

<sup>11</sup> Il semblerait cependant, comme l'écrit Guy Jucquois, que « notre époque les redécouvre comme des précurseurs sur le chemin d'une liberté qui nous conduit vers l'Autre. » (JUCQUOIS, 1989 : 33)

« C'est bien que ce débat fasse **naître des passions et des sentiments**. C'est bien. Mais **il faut les canaliser pour que le débat devienne plus raisonnable** et puisse déboucher sur une bonne loi. Donc oui **gardons la passion mais mettons-y aussi une bonne dose de raison**. »<sup>12</sup>

De même, dans un reportage sur l'immigration clandestine parue dans *Ouest-France* (édition du 19 juin 2002), le révérend père Samid Khalil Khalil explique que :

« L'immigration, c'est un contrat. Il faut avoir une **politique rationnelle** et **non émotive** qui tienne compte de la réalité pour que des gens venant de mondes différents parviennent à vivre dans le même monde. »

## 2.2. La « nouvelle rhétorique »

La même année, en 1958, paraissent *The Uses of Argument* de Stephen Toulmin<sup>13</sup> et le *Traité de l'Argumentation* de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca<sup>14</sup>.

Ces travaux sont à l'origine des principales modélisations — à la fois anglophones et francophones — inaugurant le renouveau épistémologique des théories de l'argumentation en tant qu'*art de convaincre*. Perelman, figure de proue de la « nouvelle rhétorique », se démarque alors de la logique démonstrative et de l'évidence cartésiennes pour inscrire l'argumentation au cœur d'une logique argumentative informelle, définissant l'argumentation comme une technique discursive propre à « provoquer ou accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment ». (PERELMAN & OLBRECHTS, 2000 : 7)

Ces travaux vont ouvrir la voie à toute une génération de chercheurs — incarnée principalement par l'École de Bruxelles.

### L'approche anglo-saxonne

Perelman réintroduit donc l'ancienne rhétorique d'Aristote qu'il oppose à la rhétorique *classique*, envisagée comme celle des figures de style qui visent à séduire ou à émouvoir.<sup>15</sup> A ces yeux les travaux de Barthes ou Genette par exemple, s'inscrivent dans l'héritage de cette rhétorique classique qui s'est développée au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour simplifier, Perelman estime que la rhétorique classique traite du style et de l'esthétique du discours, tandis que l'ancienne rhétorique s'intéresse à la dimension *persuasive* du discours.

Dans le *Traité de l'Argumentation*, écrit en collaboration avec Lucie Olbrechts-Tyteca, il précise les frontières de ce qu'on appellera désormais « La nouvelle rhétorique ». Perelman préférera se concentrer sur l'aspect persuasif, voire manipulateur de la rhétorique plutôt que sur l'aspect ornemental, stylistique. (HOOGAERT, 1995 : 162)

Se situant explicitement dans la lignée scientifique d'Aristote, Perelman reconduit donc la dichotomie aristotélicienne entre raisonnement analytique (en rapport avec la « Vérité ») et raisonnement dialectique (fondé sur des opinions vraisemblables), conférant à la rationalité argumentative un statut proprement épistémologique :

La nouvelle rhétorique se construit [...] dans une différence avec toute rhétorique non argumentative, mais également avec la tradition cartésienne, qui n'admet comme rationalité que celle de la démonstration logique. Perelman reprend ainsi à sa manière la tentative inaugurée par Aristote, qui cherchait à définir les règles de construction du

---

<sup>12</sup> Propos recueillis sur France 5, le lundi 13 mai 2001, dans le cadre d'une émission consacrée au débat sur la chasse et intitulée « La chasse à l'Assemblée Nationale » (débat sur un projet de loi qui a eu lieu en mars 2000).

<sup>13</sup> TOULMIN (Stephen), *The Uses of Argument*, University Press, Cambridge, 1988 — *Les Usages de l'Argumentation* (traduction française de Ph. De Brabantère), PUF, Paris, 1993.

<sup>14</sup> PERELMAN (Chaïm) & OLBRECHTS-TYTECA (Lucie), *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, 5<sup>ème</sup> édition, Ed. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 2000.

<sup>15</sup> Voir PERELMAN (C.), *L'Empire rhétorique*, Vrin, Paris, 1988.

savoir commun. Il prendra appui pour cela sur la rhétorique dont il renouvellera la typologie des arguments. (BRETON & GAUTHIER, 2000 : 35-36)

Ceci dit, dès le départ aussi, il y a eu une réflexion sur le syllogisme qui a inscrit l'argumentation dans une « perspective logique de rationalité » et qu'on retrouve dans les travaux — essentiellement anglo-saxons — proposant une vision normative de l'argumentation (logique informelle, travaux sur les *fallacies* chez Hamblin<sup>16</sup>, Woods & Walton<sup>17</sup>, et, remaniée, chez les hollandais Grootendorst et Van Eemeren<sup>18</sup>. Ce qui est par ailleurs intéressant aujourd'hui, ce sont les tentatives pour articuler ces deux traditions.

### L'approche francophone

L'approche francophone se distingue par une conception plus philosophique de l'argumentation, et bien moins empirique.<sup>19</sup> Cela dit, parler de l'approche francophone (au même titre que pour l'approche anglo-saxonne) est bien entendu restrictif. Breton et Gauthier relèvent ainsi quatre perspectives différentes sur le plan théorique<sup>20</sup> :

- la première est *rhétorique*, et s'inscrit dans la lignée des travaux de Perelman (incarnée pour l'essentiel par Meyer<sup>21</sup>, Reboul<sup>22</sup>, Oléron<sup>23</sup> ou Robrieux<sup>24</sup>) ;
- la deuxième relève davantage d'une approche *épistémologique*, ou *intellective* ; Jean-Blaize Grize<sup>25</sup> par exemple, dans la lignée des travaux de Stephen Toulmin, développe une théorie pragmatique et constructiviste de l'argumentation en tant qu'activité logico-discursive, et dont la finalité est de convaincre les interlocuteurs. Georges Vignaux<sup>26</sup>, dans le sillage scientifique de Grize, revisite le champ théorique et conceptuel de l'argumentation, mais sans pour autant relativiser sa vocation persuasive ;
- la troisième — *socio-énonciative* —, est explorée pour l'essentiel par les travaux de Christian Plantin<sup>27</sup> et Uli Windisch<sup>28</sup> ; Windisch adopte une perspective sociologique et cherche à examiner comment prend forme et comment fonctionne ce qu'il appelle la « raison sociale » dans une visée persuasive.
- enfin la dernière, inspirée grandement par le travail de Perelman, met à jour le caractère *éthique* de l'argumentation ; Philippe Breton construit par exemple une analyse de l'argumentation dans une perspective *communicationnelle*, cherchant à dresser une ligne de démarcation entre

---

<sup>16</sup> Voir HAMBLIN (C. L.), *Fallacies*, Methuen, Londres, 1970.

<sup>17</sup> Voir WOODS (John) & WALTON (Douglas), *Critique de l'argumentation. Logiques des sophismes ordinaires*, Kimé, Paris, (traduit de l'anglais par M.-F. Antona & al.), 1992.

<sup>18</sup> Voir VAN EEMEREN (F.) & GROOTENDORST (R.), *Argumentation, Communication and fallacies*, N. J., Lawrence Erlbaum, Hillsdale, 1992.

<sup>19</sup> Voir MEYER (Michel), « Problématique et argumentation ou la philosophie à la rencontre du langage », in *Hermès* n°15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Editions, Paris, 1995.

<sup>20</sup> Voir BRETON (Philippe) & GAUTHIER (Gilles), *Histoire des théories de l'argumentation*, Repères, La Découverte, Paris, 2000.

<sup>21</sup> Voir MEYER (Michel), *De la métaphysique à la rhétorique*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1986. Et, *Questions de rhétorique*, Gallimard, Paris, 1993.

<sup>22</sup> Voir REBOUL (Olivier), *Introduction à la rhétorique*, PUF, Paris, 1981. Et *La Rhétorique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1986.

<sup>23</sup> Voir OLÉRON (Pierre), « Sur l'argumentation polémique », in *Hermès* n°16, *Argumentation et rhétorique* (II), CNRS Editions, Paris, 1995.

<sup>24</sup> Voir ROBRIEUX (Jean-Jacques), *Éléments de Rhétorique et d'Argumentation*, Dunod, Paris, 1993.

<sup>25</sup> Voir GRIZE (Jean-Blaize), *De la logique à l'argumentation*, Droz, Genève, 1982.

<sup>26</sup> Voir VIGNAUX (Georges), *L'argumentation. Essai d'une logique discursive*, Librairie Droz, Genève-Paris, 1976.

<sup>27</sup> Voir PLANTIN (Christian), *Essais sur l'argumentation. Introduction linguistique à l'étude de la parole argumentative*, Kimé, Paris, 1990. Et *L'argumentation*, Seuil (Mémo), Paris, 1996.

<sup>28</sup> Voir WINDISCH (Uli), *Le K. O. verbal, la communication conflictuelle*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1986.

argumentation et manipulation (qui serait une « variété du convaincre » ne respectant pas la liberté de réception de l'auditoire)<sup>29</sup>.

### 3. La « rhétorique des conflits » : fondement du projet démocratique

La plupart des travaux contemporains sur l'argumentation s'inscrivent dans la perspective dialectique aristotélicienne, et dans le cadre d'un procès de *persuasion*. Aussi, dans leur grande majorité, les travaux modernes sur l'argumentation (Anscombe et Ducrot<sup>30</sup>, Vignaux, Breton<sup>31</sup>, Mendenhall<sup>32</sup>...) soulignent ainsi qu'il s'agit d'agir sur autrui afin d'entraîner la *conviction* — du latin *convincere*, « confondre victorieusement ».

La recherche contemporaine en argumentation met donc l'accent, on le voit, sur la fonction *persuasive* de l'argumentation : argumenter c'est viser à *convaincre* dans le contexte d'un désaccord initial :

La controverse politique, la publicité commerciale, les discussions ordinaires entretiennent cette nécessité quotidienne : celle d'affirmer, de s'affirmer et par voie de conséquence, de créer des champs d'accord, au prix de désaccords ou d'exclusions partagées [...] (VIGNAUX, 1995 : 199).

Le fondement du projet démocratique réside dans l'acceptation des désaccords et des divergences d'opinions caractérisant la vie sociopolitique, et fonctionnant comme un pré-requis au changement et à l'évolution des mœurs et des idées.

Aujourd'hui encore, le débat contradictoire représente symboliquement le levier qui permet l'émergence d'une solution éclairée, d'un consensus dépassant les positions antagonistes. Il n'y aurait ainsi pas de citoyenneté possible sans pratique argumentative ; d'où sans doute aussi le rôle qu'occupe aujourd'hui l'enseignement de l'argumentation — dans une perspective de citoyenneté — au sein du cursus scolaire français. La pratique du débat argumenté, et la confrontation des idées contradictoires, se signalent ainsi comme une contribution *pédagogique* à l'expression de la démocratie ; l'apprentissage de l'argumentation devant permettre l'avènement de citoyens éclairés.<sup>33</sup>

Au regard de notre héritage culturel, on comprend que l'argumentation politique, en particulier dans les débats télévisés (et justement parce qu'ils sont démocratiques — ou parce qu'ils doivent ou devraient l'être) ne peut se réaliser que dans la confrontation — réelle ou figurée — de positions divergentes, et ce afin de faire « évoluer les idées ».

□ *100 minutes pour convaincre* — le 20 novembre 2003

— Invité : Nicolas Sarkozy

Nicolas SARKOZY

Monsieur LE PEN viendra tout à l'heure, peut-être que ça sera un élément de débat entre nous.

**Moi je ne discute pas avec les musulmans qui participent uniquement de mon opinion ou de mon avis.** Je prends la communauté musulmane telle qu'elle est, et j'essaie, **dans un dialogue républicain, de la faire évoluer** [...]

---

<sup>29</sup> Voir BRETON (Philippe), « L'argumentation entre information et manipulation », in *Sciences Humaines* Hors Série, n°16, mars-avril, 1997.

<sup>30</sup> Voir ANSCOMBRE (Jean-Claude) & DUCROT (Oswald), *L'argumentation dans la langue. Philosophie et langage*, MARDAGA, Liège, 1997.

<sup>31</sup> Voir BRETON (Philippe), *L'argumentation dans la communication*, Editions La Découverte, Paris, 1996.

<sup>32</sup> Voir MENDENHALL (Vance), *Une introduction à l'analyse du discours argumentatif. Des savoir-faire fondamentaux*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Paris, Londres, 1990.

<sup>33</sup> Voir BRETON (Philippe), « Citoyenneté et enseignement de l'argumentation », *Les médias et leurs images. Quelle(s) formation(s) ?*, in Actes des Premières Rencontres Inter-IUFM — IUFM de Caen les 23, 24 et 25 mars 2000 [en ligne] ; disponible sur <<http://www.ina.fr/inatheque/activites/iufm/caen2000/caen01.pdf>> (page consultée le 3 mars 2004).



Si l'argumentation ne constitue pas un objet d'étude unique mais se situe à la croisée de plusieurs conceptualisations où s'entrecroisent diverses approches disciplinaires — linguistique, sémiologie, théories communicationnelles, etc. —, il n'en reste pas moins vrai que la dimension *persuasive* (« rhétorique des conflits ») demeure le paradigme dominant des théories modernes de l'argumentation dans la mesure où ces recherches inscrivent l'étude de l'argumentation dans le champ de la rhétorique classique. « Croire que l'argumentation vise simplement à évaluer des propositions toutes faites est un leurre. A vouloir repenser l'argumentation et la rhétorique sur le modèle dialectique et évaluatif, Perelman et Toulmin reconduisent en effet l'un comme l'autre la bonne vieille “ rhétorique des conflits ”, telle que l'avait déjà pensée Aristote. » (HOOGAERT, 1995 : 167)

#### 4. Vers une dérive sophistique ?

Depuis au moins Platon et Aristote, voire Zénon, on sait qu'argumenter, c'est d'abord argumenter contre une position adverse dans un dialogue polémique réglé, potentiellement ouvert à tous. [...] On peut soutenir qu'avec les Grecs, la fonction argumentative s'autonomise et en quelque sorte prend conscience d'elle-même, de sa nature indissociablement polémique et non violente, et ce à travers le développement des procès publics, la prise de décision démocratique après délibération [...] (BOYER, 1995 : 27)

La rhétorique s'est constituée d'emblée au V<sup>e</sup> siècle comme *méthode du politique*, sorte d'idéal démocratique de communication se substituant à la violence physique. De telle sorte que les débats d'idées sont appelés *agôns*, c'est-à-dire combats ; et l'*éristique* (*éris*) — fondée par Protagoras — n'est autre que la discussion contradictoire, autrement dit la querelle. Et c'est en ce sens également que Perelman et Olbrechts-Tyteca écrivent que

L'usage de l'argumentation implique que l'on a renoncé à recourir uniquement à la force, que l'on attache un prix à l'adhésion de l'interlocuteur, obtenue à l'aide d'une persuasion raisonnée, qu'on ne le traite pas comme un objet, mais que l'on fait appel à sa liberté de jugement. Le recours à l'argumentation suppose l'établissement d'une communauté des esprits qui, pendant qu'elle dure, exclut l'usage de la violence. Consentir à la discussion, c'est accepter de se placer au point de vue de l'interlocuteur, c'est ne s'attacher qu'à ce qu'il admet et ne se prévaloir de ses propres croyances que dans la mesure où celui que nous cherchons à persuader est disposé à leur accorder son assentiment. (PERELMAN & OLBRECHTS-TYTECA, 2000 : 34)

Aussi, le débat politique doit être polémique dans la mesure donc où historiquement et culturellement il s'est construit comme garant de l'expression démocratique<sup>34</sup>.

□ *100 minutes pour convaincre* — le 20 novembre 2003

— Invité : Nicolas Sarkozy

Moi je considère comme mon devoir, 100 minutes pour convaincre, c'est de convaincre, et qu'on ne convainc pas dans les salons. Et donc oui, pour la deuxième fois, **je revendique de débattre avec vous. Je n'ai pas vos idées, mais bien sûr [...]**

Mais paradoxalement la polémique inscrit le débat télévisé dans une pratique sociale de spectacularisation qui constituerait une *menace pour la démocratie*, assimilant donc le discours politique à une sorte de dérive sophistique.

Le développement de la politique-spectacle et du marketing politique (présence des conseillers en communication auprès des hommes politiques, présence sur les plateaux des émissions de variété,

---

<sup>34</sup> L'équation culturelle serait en quelque sorte : pas de polémique = pas de débat = pas de démocratie. Sur ce point, je me permets de rapporter ici une anecdote personnelle qui illustre à mon avis particulièrement ce point. Au début de mon doctorat, j'ai demandé à mon père d'enregistrer un débat pour moi. L'enregistrement n'ayant pas fonctionné, la justification de mon père fut très intéressante : il m'a expliqué que l'enregistrement ne m'aurait de toute façon pas été utile car « c'était **pas un vrai débat**, j'ai regardé pratiquement jusqu'à la fin, et **ils se sont pas engueulés ...** »

« phrases assassines » et slogans qui scandent les débats, etc.) semble en effet traduire cette « dérive » — sanctionnée par le désintérêt des Français pour la politique et la désertion des urnes.

Ce désintérêt s'expliquerait donc par le déclin de l'argumentation en tant qu'*art de convaincre* au profit d'une rhétorique (dont l'emploi du terme est par ailleurs le plus souvent péjoratif — entendue ici comme une technique de manipulation des consciences) qui viserait — comme hier avec les sophistes — à *séduire* plus qu'à *convaincre*.

Tout concourt à renforcer la méfiance profonde, non exclusive d'une forme tout aussi profonde de reconnaissance, que les dominés éprouvent à l'égard du langage politique, globalement situé, comme tout ce qui est symbolique, du côté des dominants, maîtres de l'art de mettre des formes et de payer de mots. Cette suspicion pour la scène et la mise en scène politique, tout ce « théâtre » dont on ne connaît pas bien les règles et devant lequel le goût ordinaire se sent désarmé, est souvent au principe de l'apolitisme et de la défiance généralisée à l'égard de toute espèce de parole et de porte-parole. Et il ne reste souvent, pour échapper à l'ambivalence ou à l'indétermination devant le discours, que de se fier à ce que l'on sait apprécier, le corps plutôt que les mots, la substance plutôt que la forme, la « bonne gueule » plutôt que les « belles paroles » (CORCUFF, 1986 : 125-126).

### **Le débat télévisé : un simulacre démocratique ?**

Ainsi la même semaine par exemple, les émissions *Arrêt sur Image (Politique : la proximité, jusqu'où ?*<sup>35</sup>) et *Complément d'enquête* s'intéressent aux « dérives » de la politique-spectacle, se penchant en particulier sur le projet avorté d'une émission de politique-réalité qui devait être diffusée initialement sur TF1. L'enjeu que se donnent ces deux émissions consiste à prendre la mesure du danger que la politique-spectacle *ferait* courir à la démocratie.

Dans *Arrêt sur Image*, les invités insistent sur le fait que Laurent Fabius — en l'espace de trois jours — a participé à trois émissions de divertissement : *On ne peut pas plaire à toute le monde* (France 3, le 10 novembre), *On a tout essayé* et *20h10 pétantes* le même jour (le 12 novembre) — et questionnent la validité démocratique de ces apparitions télévisuelles :

- « il doit parler de politique et exclusivement de ça, je m'en fous de comment il vit » ;
- « Fabius fait le gugus chez Fogiel et compagnie [...] il est pas à sa place [...] il est en contradiction avec ce pourquoi il est dans l'espace public, le débat politique » ;
- « il est sympa mais ça m'intéresse pas de savoir qu'il fait de la moto » (*Arrêt sur Image*)

Dans l'émission *Les 109*, diffusée sur France 5 le 26 octobre 2003, Jean-François Copé, alors porte-parole du gouvernement, répond aux questions posées par des étudiants de Science Po Paris ; *Arrêt sur Image* revient sur l'émission et les invités soulèvent les mêmes critiques :

- « les questions sont plus personnelles que politiques » ;
- « les questions ont trait à la vie privée c'est pas intéressant » ;
- « j'ai pas vu une émission politique, mais sur Copé, c'est pas très intéressant ».

On voit ainsi que les critiques formulées à l'encontre des hommes politiques aujourd'hui sont les mêmes que celles adressées hier aux sophistes par Platon. Les hommes politiques chercheraient à *séduire*, à plaire à grands coups de formules chocs et de slogans, plus qu'à *convaincre*, et ceci s'exprimerait au détriment des idées ou du contenu. La « communication » prendrait le pas sur la politique ; en témoignent aussi ces quelques déclarations, envoyées par SMS, par les téléspectateurs de l'émission *C plus clair* sur France 5<sup>36</sup> : « est-ce que la com ne prend pas le pas sur la politique » ; « la forme est plus importante aujourd'hui que le contenu » ; « les hommes politiques ne pensent qu'à l'apparence » ; « Schwarzy en politique, c'est le comble de la politique-spectacle » ...

---

<sup>35</sup> Emission réalisée et présentée par D. Schneiderman, diffusée sur France 5 le 17 novembre. Invités : Emilie Roche, Florian Grisel, Manuel Domergue (consultable en ligne ; cf. références bibliographiques en fin d'article).

<sup>36</sup> Emission du 3 octobre 2003 sur France 5 consacrée à la politique et en particulier aux élections américaines en Floride et la candidature de l'acteur américain Arnold Schwarzenegger.

Les hommes politiques ne sont pas en reste non plus sur ces critiques : Laurent Fabius, lors de son passage à l'émission *On ne peut pas plaire à tout le monde* (sur France 3 le vendredi 8 novembre 2003), explique ainsi que « chez Raffarin la **com a pris le pas sur le fond** et ça se voit [...] »<sup>37</sup>

Le corpus journalistique est quant à lui saturé de ce genre d'allusions : un reportage consacré aux élections législatives en Russie explique ainsi par exemple que « de toute évidence durant ces élections **on fit comme souvent plus de marketing que de politique** ».<sup>38</sup>

Aussi, Selon Guy Lochard, les débats télévisés fonctionneraient comme un *simulacre* de l'idéal démocratique de communication, au sens aristotélicien du terme — sorte de modèle sociologique et philosophique du bon fonctionnement démocratique : celui de la parole libre et du conflit.

Plus que les autres types de débats, le « débat télévisé » représente la symbolique de la démocratie : la diffusion de l'information, la libre expression, et la confrontation des opinions différentes (voire contraires) qui sont exhibées et données en pâture au regard social, jouant le rôle d'un miroir susceptible de produire un effet cathartique. (LOCHARD, 1995 : 9)

## 5. Conclusion

Les débats politiques à la télévision n'ont pas bonne presse, stigmatisés autant pour leurs lourdeurs formelles que pour leur caractère inauthentique, manipulateur, voire mensonger. Comme l'écrit Christian le Bart, le discours politique « semble aujourd'hui condamné au mépris, sinon à l'insignifiance. » (LE BART, 1998 : 3)

Aussi, si le problème soulevé initialement par Platon reste sans résolution à la fin du *Gorgias*, la problématique semble toujours d'actualité aujourd'hui. Socrate estimait que la rhétorique n'est pas un art mais bien plutôt une technique empirique relevant de la flatterie : aujourd'hui on parlera de *démagogie* à l'endroit de la politique-spectacle et au règne de l'image :

« on fait **pas passer des idées mais des images** » ; « Aujourd'hui la politique c'est **un étalage de démagogie** » (*Arrêt sur Image*)

Pour sortir de cette impasse, il convient de porter un regard sociolinguistique — socio-pragmatique — sur les pratiques argumentatives comme signifiant autant par leur existence même que par leur contenu propositionnel ; ce qui nécessite de prendre en compte la fonction *identitaire* des pratiques langagières, et ne plus conditionner la communication au modèle codique (transfert d'informations) — modèle classique hérité du système logocentrique platonicien — mais l'envisager comme un « rituel social fondé sur des conventions de coopération. » (BLANCHET, 1995, p. 50)

Il s'agit donc de « déplatoniser » les théories de l'argumentation : déconstruire leur histoire pour mieux réinterroger leurs présupposés, leurs implicites, afin d'ouvrir à une nouvelle perspective centrée sur l'*identité* et qui s'écarte ainsi des conceptions conventionnelles (ou classiques) de l'argumentation qui « posent comme objectif un discours argumentatif idéal, qui serait avant tout rationnel, libéré des contraintes de temps, obéissant aux règles du dialogue raisonné à la Habermas ou à la Grootendorst & van Eemeren. » (DOURY & MARCOCCIA, 1998 : 9)

En effet, dans les débats politiques télévisés, le caractère argumentatif des discours ne dépend pas d'un jugement de rationalité mais bien plutôt de caractéristiques intrinsèques au discours — en particulier de la relation qu'il construit à un contre-discours qu'il met en scène et par rapport auquel il

---

<sup>37</sup> Pour l'anecdote, l'animateur lui répond que « c'est sans doute le cas de tous les hommes politiques, c'est la com, l'image... » Fabius se retrouve alors dans une position inconfortable : venu faire la promotion d'un livre (dans lequel il « se raconte » pour se rapprocher des Français) sur le plateau d'une émission de variété, entouré d'Elizabeth Tessier et de Jean-Pierre Foucault, il va faire l'objet des mêmes critiques que celles qu'il adressait au Premier ministre.

<sup>38</sup> Le 19/20, France 3, le 7 décembre 2003.

se définit.<sup>39</sup> L'activité d'argumentation ne passe pas par l'évaluation des figures argumentatives « classiques » (paradigme persuasif) mais relève d'une *co-négociation des identités* en jeu. L'essentiel de l'argumentation politique réside en effet dans la volonté de construire, d'étayer et de rendre cohérente une image de soi et des autres qui fasse sens pour les téléspectateurs et serve ainsi les objectifs argumentatifs.

En se démarquant des outils élaborés par les théories néo-rhétoriques — perspective logiciste de l'argumentation qui procède d'une conception essentiellement *unilatérale* de la communication — il s'agit donc de penser et d'interroger le débat politique télévisé comme un espace discursif de *co-construction identitaire*, comme le résultat d'une relation interpersonnelle, « plurisubjectuelle », dans laquelle non seulement les sujets se (re)définissent comme membres d'une même communauté (en l'occurrence politique), mais co-construisent en même temps un univers référentiel commun qui *produit du sens*, confirmant ainsi l'intrication des pratiques linguistiques (ici les discours politiques médiatiques) et des autres pratiques sociales, avec l'idée que les discours ne sont donc ni dépendants ni indépendants de leur contexte de production, mais qu'ils construisent le contexte en même temps qu'ils le manifestent.<sup>40</sup>

---

<sup>39</sup> Voir DOURY (Marianne), « La “mise en voix” du débat sur l'immigration dans des interactions ordinaires. Discours rapporté et argumentation ». Programme ADI — Rapport final, in *L'argumentation dans l'espace public contemporain : le cas du débat sur l'immigration*, GRIC, Groupe de recherche sur les Interactions Communicatives, CNRS/Université Lyon II & ANACOLUT, « Analyses de Corpus Linguistiques, Usages, Traitements », ENS de Fontenay/Saint Cloud, mars 2001.

<sup>40</sup> Voir FORTIN (Gwenole) « Prise de parole et espace symbolique dans les débats politiques télévisés », in Collection UL3 de l'Université de Lille 3 Charles de Gaulle (à paraître).

## Références bibliographiques

### Ouvrages de références

- ANSCOMBRE (Jean-Claude) & DUCROT (Oswald), *L'argumentation dans la langue. Philosophie et langage*, MARDAGA, Liège, 1997.
- ARISTOTE, *Réfutations sophistiques*, (trad. De Tricot), Vrin, Paris, 1969.
- , *Rhétorique*, t. I, II et III, Les Belles lettres (texte traduit par M. Dufour), Paris, 1967.
- BLANCHET (Philippe), *La Pragmatique. D'Austin à Goffman*, Bertrand-Lacoste, Paris, 1995.
- BRETON (Philippe), *L'argumentation dans la communication*, Editions La Découverte, Paris, 1996.
- BRETON (Philippe) & GAUTHIER (Gilles), *Histoire des théories de l'argumentation*, Repères, La Découverte, Paris, 2000.
- CASSIN (Barbara), *L'Effet sophistique*, Gallimard, Paris, 1995.
- CORCUFF (Philippe), *La sociologie de Bourdieu*, textes choisis et commentés par Alain Accardo & Philippe Corcuff, Le Macaret, Bordeaux, 1986.
- FORTIN (Gwenole), « L'interaction conflictuelle : mode d'expression symbolique du jeu politique démocratique », in *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain (CILL)* — n° à paraître.
- , « Prise de parole et espace symbolique dans les débats politiques télévisés », in Collection UL3 de l'Université de Lille 3 Charles de Gaulle — à paraître.
- GRIZE (Jean-Blaise), *De la logique à l'argumentation*, Droz, Genève, 1982.
- HAMBLIN (C. L.), *Fallacies*, Methuen, Londres, 1970.
- JUCQUOIS (Guy), *La méthode comparative dans les sciences de l'homme*, Editions Peeters, Louvain-la-Neuve, 1989.
- LE BART (Christian), *Le discours politique*, Que sais-je, n°3397, PUF, Paris, 1998.
- MENDENHALL (Vance), *Une introduction à l'analyse du discours argumentatif. Des savoir-faire fondamentaux*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Paris, Londres, 1990.
- MEYER (Michel), *De la métaphysique à la rhétorique*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1986.
- , (éd.), *Histoire de la rhétorique des grecs à nos jours*, Librairie Générale Française (Le livre de Poche), 1999.
- , *Questions de rhétorique*, Gallimard, Paris, 1993.
- PERELMAN (Chaïm), *L'Empire rhétorique*, Vrin, Paris, 1988.
- PERELMAN (Chaïm) & OLBRECHTS-TYTECA (Lucie), *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, 5ème édition, Ed. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 2000.
- PLANTIN (Christian), *Essais sur l'argumentation. Introduction linguistique à l'étude de la parole argumentative*, Kimé, Paris, 1990.
- , *L'argumentation*, Seuil (Mémo), Paris, 1996.
- PLATON, *Gorgias*, Arléa, Paris, 1993.
- REBOUL (Olivier), *Introduction à la rhétorique*, PUF, Paris, 1981.
- , *La Rhétorique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1986.
- ROBRIEUX (Jean-Jacques), *Eléments de Rhétorique et d'Argumentation*, Dunod, Paris, 1993.
- ROMILLY (Jacqueline de), *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Bernard de Fallois, Paris, 1988.
- TOULMIN (Stephen), *The Uses of Argument*, University Press, Cambridge, 1988 — *Les Usages de l'Argumentation* (traduction française de Ph. De Brabantère), PUF, Paris, 1993.
- VAN EEMEREN (F.) & GROOTENDORST (R.), *Argumentation, Communication and fallacies*, N. J., Lawrence Erlbaum, Hillsdale, 1992.
- VIGNAUX (Georges), *L'argumentation. Essai d'une logique discursive*, Librairie Droz, Genève-Paris, 1976.
- WINDISCH (Uli), *Le K. O. verbal, la communication conflictuelle*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1986.
- WOODS (John) & WALTON (Douglas), *Critique de l'argumentation. Logiques des sophismes ordinaires*, Kimé, Paris, (traduit de l'anglais par M.-F. Antona & al.), 1992.

## Articles

- BOYER (Alain), « Introduction. De usu argumentorum », in *Hermès*, n°15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Editions, Paris, 1995.
- BRETON (Philippe), « L'argumentation entre information et manipulation », in *Sciences Humaines* Hors Série, n°16, mars-avril, 1997.
- DOURY (Marianne), « La “mise en voix” du débat sur l'immigration dans des interactions ordinaires. Discours rapporté et argumentation ». Programme ADI — Rapport final, in *L'argumentation dans l'espace public contemporain : le cas du débat sur l'immigration*, GRIC, Groupe de recherche sur les Interactions Communicatives, CNRS/Université Lyon II & ANACOLUT, « Analyses de Corpus Linguistiques, Usages, Traitements », ENS de Fontenay/Saint Cloud, mars 2001.
- DOURY (M.) & MARCOCCIA (M.), « Construction des camps et circulation des slogans dans une interaction médiatique à thème politique : “ Demain les Jeunes ”, 28 mars 1994 », in Actes du 1er Symposium International sur l'analyse du discours, Madrid, avril 1998, (à paraître sur CDROM). [Cette étude s'inscrit dans un programme de recherche collectif au sein du Groupe de Recherches sur les Interactions Communicatives (CNRS – Université Lumière – Lyon 2)].
- HOOGAERT (Corinne), « Perelman et Toulmin. Pour une rhétorique néo-dialectique », in *Hermès* n° 15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Editions, Paris, 1995.
- LOCHARD (Guy), « Regard sur l'événement. Paroles et images », in *Dossiers de l'audiovisuel*, n°59, *La parole en spectacle*, INA, janvier-février 1995.
- MEYER (Michel), « Problématologie et argumentation », in *Hermès* n°15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Editions, Paris, 1995.
- OLERON (Pierre), « Sur l'argumentation polémique », in *Hermès* n°16, *Argumentation et rhétorique* (II), CNRS Editions, Paris, 1995.
- VIGNAUX (Georges), « Des arguments aux discours. Vers un modèle cognitif des opérations et stratégies argumentatives », in *Hermès* n°15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Editions, Paris, 1995.
- WOLFF (Francis), « Trois techniques de vérité dans la Grèce classique : Aristote et l'argumentation », in *Hermès* n°15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Editions, Paris, 1995.

## URLs

- Site Internet de l'émission *Arrêt sur Image*. Emission du 17 novembre 2003 : « Politique : la proximité, jusqu'où ? » [en ligne] ; disponible sur <<http://forum.france5.fr/asi/forum/theme.cfm?idtheme=12782>> (page consultée le 15 novembre 2003).
- BRETON (Philippe), « Citoyenneté et enseignement de l'argumentation », *Les médias et leurs images. Quelle(s) formation(s) ?*, in Actes des Premières Rencontres Inter-IUFM — IUFM de Caen les 23, 24 et 25 mars 2000 [en ligne] ; disponible sur <<http://www.ina.fr/inatheque/activites/iufm/caen2000/caen01.pdf>> (page consultée le 3 mars 2004).